

— Espèce de salope! Déjà dans le ventre de maman, tu prenais toute la place!

La gifle claqua dans l'air avec un bruit sec. Incrédule, Célia porta la main à sa joue, considérant sa sœur qui la fixait, le visage empourpré, déformé par la haine. Mue par la rage, Alice leva le bras. Une deuxième gifle partit, puis une troisième... Les claques s'abattaient, retentissantes. Célia recula, haletante, la bouche ouverte, les bras tendus, tentant de parer les coups, mais Alice frappait, frappait... Animée par la furie de détruire, d'anéantir *l'autre*. De briser son miroir vivant.

Célia perdit l'équilibre et tomba en arrière. Dans sa chute, sa tête heurta une pierre acérée. Arrêté dans son élan, le bras d'Alice retomba. Sa colère avait disparu. Elle se pencha vers sa jumelle qui gisait sur le sol, immobile, les yeux ouverts, la marque rouge des mains imprimée sur son visage tuméfié.

— Célia!

Elle prononça son nom, puis se figea, muette. Quelque chose dans ce regard vide, dans ce corps inerte, l'effraya. Elle lui prit le pouls. Les yeux dilatés par la terreur, elle constata avec horreur qu'il ne battait plus : Célia avait cessé de vivre.

Alice tituba, une expression d'incrédulité plaquée sur son visage d'une pâleur mortelle, et s'effondra à côté de sa jumelle, secouée de tremblements. La peur faisait palpiter son cœur dans sa cage thoracique. Elle sentit les larmes monter à ses yeux et poussa un cri de désespoir. Un cri de bête. Ce n'était pas vrai, non, cela ne se pouvait, c'était impossible! Célia était juste évanouie. Elle lui reprit le pouls, mais ne perçut aucun battement. Les pupilles restaient fixes, dilatées. Il fallait se rendre à l'évidence : Célia était morte.

Épouvantée, elle se détourna et vomit, aveuglée par les larmes. Puis elle demeura un long moment sans bouger, paralysée par la terreur, recroquevillée sur la terre fendillée de crevasses qui dessinaient comme des dalles, les yeux hagards, les traits crispés. Prête à hurler à la mort. Les arbres tordus par le mistral semblaient la menacer de leurs branches. Dans le fouillis des arbustes et des broussailles, elle crut voir des milliers d'yeux braqués sur elle, des yeux vengeurs qui l'épiaient, la traquaient...

Mais non, il n'y avait personne sur la falaise. Seuls la crécelle des cigales et le ressac des vagues sur les rochers en contrebas peuplaient le silence de la lande écrasée de chaleur. Elle était seule. Sans son ombre.

Enfin unique. Seule dans l'implacable lumière.

Ses pensées crissaient à l'unisson de la scie des cigales. Un grincement sourd et obsédant qui faisait vrombir la garrigue mangée par le soleil.

*J'ai tué ma sœur... ma sœur... ma sœur... ma sœur...*

Qu'attendait-elle pour aller chercher de l'aide? Elle se leva d'un bond et se mit à courir le long de la falaise rocailleuse, sautant au-dessus des rochers qui affleuraient. Des cailloux se dérobaient sous ses pas, elle trébuchait sur des racines.

Soudain, elle s'arrêta, suffoquant dans la fournaise, pliée en deux par un point de côté.

Pourquoi se hâter? Célia était morte. Il n'y avait plus rien à faire. Et puis comment expliquer la querelle, la chute? Et cette entaille à la tête? Autant de présomptions qui pèseraient sur elle... Mais personne ne l'avait vue, aucun témoin. Le crime parfait. Alors, pourquoi ne pas saisir l'occasion de changer de vie? Vivre dans le luxe et l'oisiveté au lieu de s'échiner à enseigner la philosophie, enchaînée à ce métier de prof qu'elle ne supportait plus. Prendre la place de Célia, entrer dans sa peau. Devenir *l'autre*.

Le vent léger qui ourlait les eaux miroitantes de la baie d'un friselis d'écume apportait ses effluves chargés d'iode et de varech, et cette brise marine sembla chasser ses ultimes doutes. Elle rebroussa chemin et revint à l'endroit où gisait Célia. Un

petit coquelicot étoilait le sol tout près de son visage. Ses yeux éteints fixaient le néant. Alice plongea une dernière fois son regard dans celui de sa jumelle, comme pour y découvrir le reflet de ses yeux, de son visage.

*Tu es moi, je suis toi. Mon image inversée. Lumière et ombre.*

Elle lui ferma les yeux, ôta son alliance pour la glisser à son annulaire, décrocha le sac à dos et fixa le sien à sa place. Après s'être assurée qu'elle n'avait rien oublié, elle traîna le corps au bord de la faille à pic qui tombait dans l'étroite calanque rocheuse, véritable déchirure au flanc de la falaise, où les vagues s'engouffraient avec un grondement menaçant pour s'écraser contre les rochers dans un geyser d'écume.

Encore un moment d'hésitation et de doute... Se ressaisir vite! Impossible de renoncer maintenant. Une nouvelle vie s'ouvrait...

Elle contempla le visage de sa sœur, sa forme et ses traits semblables aux siens, son miroir maudit qui allait disparaître à jamais. Elle se fit violence et poussa Célia dans l'abîme.

Le corps heurta la paroi acérée, puis, ses cheveux noirs déployés comme les ailes d'une hirondelle, il glissa avec une étrange lenteur avant de toucher la mer. Deux gerbes d'écume s'ouvrirent dans l'eau, pareilles à des fleurs, et se refermèrent. Il ne restait plus rien de *l'autre*.

Hypnotisée, Alice fixait les vagues qui se fracassaient sur les rochers sifflant inlassablement le nom de sa sœur.

*Célia... Célia... Célia...*

Soudain, comme monté des profondeurs, un faisceau d'images du passé jaillit devant elle. Le film accéléré de sa vie...

La photo de famille d'abord: une famille de petits bourgeois, repliée sur elle-même. Le père prude et pincé, sous la coupe d'une bigote. Et les jumelles. Toujours coiffées et habillées pareil. Inséparables. En tous points semblables...

Une image de la prime enfance: le choc de la fillette confrontée pour la première fois à son reflet dans le miroir. L'image de *l'autre*. Son cri de surprise:

— *C'est Célia!*

— *Non, c'est toi!*

— *Alors si Célia est moi, où je suis, moi?*

Balbutiement angoissé d'une enfant qui prend conscience d'être dépossédée de son moi par le double identique. Intuition d'une nécessité vitale, une urgence, presque une fatalité : briser la cellule étouffante, détruire *l'autre* pour exister...

Images ensoleillées des premières vacances : deux fillettes interchangeables, avec leur maillot de bain rouge et leurs longues tresses brunes, sur une plage dorée... Alice qui piétine rageusement le château de sable construit patiemment par *l'autre*... Alice qui tombe de sa bicyclette sur le chemin caillouteux. Alice à l'hôpital. Les points de suture. La joie à la vue de la balafre qui orne désormais son bras droit. Un petit croissant de lune – un signe distinctif bien à elle! – qui la différencie enfin de *l'autre*...

Souvenir d'une journée pluvieuse dans la chambre commune : Célia qui joue sagement avec sa poupée, tandis qu'Alice fait du trampoline sur son lit. Alice qui arrache la poupée des mains de sa sœur et la lance en l'air. La poupée qui heurte violemment le plafond et retombe disloquée sur la moquette. Les pleurs de Célia, la gifle retentissante que reçoit Alice. L'antienne maternelle :

— Tu es insupportable! Regarde Célia, comme elle est sage!

Une nouvelle image : *l'autre* au piano, un peu mièvre dans sa robe blanche et ses souliers vernis – un tableau vivant de Renoir. Alice qui rentre de la chasse aux papillons, crottée, en sueur, les cheveux hirsutes, les vêtements déchirés. Et le sempiternel sermon :

— Prends exemple sur Célia. Elle est raisonnable, elle!

*Elle, elle, elle... toujours elle!*

*L'autre*, le double idéal, la petite fille modèle...

Une image en noir et blanc : l'irruption de la mort dans la vie des fillettes. Le grand-père maternel, terrassé par un infarctus dans sa ferme du Lot. Le coup de fil en pleine nuit qui réveille la famille. La mère qui laisse tomber le combiné du téléphone, effondrée.

— Papa est mort!

Le départ précipité des parents pour l'hôpital de Cahors où repose sa dépouille. Et la question de Célia :

— C'est quoi, une dépouille?

Célia qui aime bien ce mot parce qu'il lui rappelle les nouilles, la grenouille, et aussi la quenouille avec la fée maléfique dans *La Belle au bois dormant*. Célia qui, dans sa candeur, ne songe pas au vocable qui vient immédiatement à l'esprit d'Alice, la délurée!

Le chagrin des fillettes quand elles comprennent qu'elles ne reverront plus jamais leur grand-père, «parti au ciel». Une bourrasque mortelle a tourné une page de leur enfance. Le vent mauvais a balayé les instants de grâce – ô combien précieux parce que éphémères – dans la modeste ferme du Lot. Instants magiques, où les jumelles retrouvaient la plénitude et l'harmonie de la fusion originelle. Lorsqu'elles roulaient coude à coude à bicyclette sur le chemin bordé d'aubépines, qu'elles jetaient à l'unisson du grain aux poules ou au cochon, flattaient le menton de Blanquette, la malicieuse chèvre blanche, ou qu'elles observaient avec attention les mains calleuses de pépé presser les mamelles de la vache pour en extraire le lait fumant qu'elles lampaient avec délice. Que le soir, assises côte à côte au «cantou», elles regardaient les flammes vives s'élançant à l'assaut des grosses bûches. Qu'elles caressaient Pilou, le chat roux, ou jouaient aux dominos en grignotant des châtaignes grillées. Qu'elles reprenaient en chœur les comptines que leur apprenait mémé. Que suspendues à ses lèvres, elles buvaient ses paroles quand elle contait des histoires du temps passé. Mémé, les pieds posés sur la «chaufferette», qui défaisait inlassablement les vieux tricots de pépé pour lui en tricoter des neufs. Pépé, assis sur le coffre à sel, qui suçait sa pipe en contemplant les solives noircies où pendaient les saucissons et un quartier de lard jauni avec lequel mémé préparait de si bonnes omelettes. Sa voix à la fois tendre et rocailleuse :

— Vous voyez, les filles, ça c'est la vessie du cochon qui va me faire une blague à tabac pour remplacer la vieille! Quand vous aurez fini votre partie, je vous apprendrai à fabriquer un sifflet.

Les images se bousculaient, tournoyaient, s'évanouissaient, se reformaient, comme brassées par un kaléidoscope. Certaines, interchangeable, se confondaient : les Noël, les Pâques, les anniversaires, l'école, le collège, le lycée...

D'autres, au contraire, jetaient un éclat si vif que les fragments de vie détachés du flux de la durée apparaissaient miraculeusement proches...

La note obtenue par Célia en récitation – 20 sur 20 – un exploit dans sa carrière d'élève dû à un subterfuge : Alice avait pris sa place. Un marché conclu entre les jumelles : Célia s'était engagée à ne pas « cafeter » à leur génitrice que sa sœur achetait des bonbons avec les piécettes destinées à la quête de la grand-messe. Bien sûr, la maîtresse n'y avait vu que du feu ! L'avantage de se ressembler comme deux gouttes d'eau ! Une note mémorable, et le flot des louanges maternelles. À l'en croire, sa « chouchoute » était un génie !

Les résultats du bac et l'échec cuisant de *l'autre*. Ses sanglots. La fierté d'Alice, lauréate avec mention très bien. Les paroles consolatrices de la mère, dépitée par le fiasco de l'enfant modèle :

— Une femme n'a pas besoin de diplôme pour réussir dans la vie !

Et en écho, cette litanie :

— Célia a tous les atouts en main pour trouver un bon mari... Célia sait cuisiner, coudre, tenir une maison... Célia est une fille sérieuse, Célia est parfaite !

*Célia, Célia, Célia... toujours Célia, jamais Alice...*

Plus tard le mariage de *l'autre* : Célia resplendissante en tenue de mariée, avec sa robe virginale, sa couronne de fleurs d'oranger, son bouquet – et « *l'air niais qui va avec* », avait pensé Alice... La naissance du premier bébé, puis du second... Les yeux brillants de Célia, ses conversations tournant autour des biberons et des couches, son regard rayonnant – « *brouillé d'un voile de stupidité* », se disait Alice – quand elle se gargarisait du « bonheur d'être maman »... Une indigestion de guimauve.

La fac, les études acharnées, le succès d'Alice à l'agrégation de philosophie : la joie d'annoncer la bonne nouvelle, et

surtout de faire la nique à la sœur non diplômée, noyée dans son océan de béatitude conjugale. La fierté paternelle tempérée par le jugement sans appel de la mère :

— Un métier, c'est bien beau, mais Célia a plus de chance, elle n'a pas besoin de travailler, elle a un mari qui l'entretient et deux magnifiques enfants !

Les larmes de désespoir devant le cercueil du père, le seul à avoir reconnu ses talents, le seul à l'avoir aimée...

Ah ! comme elle haïssait ce clone, cette copie conforme de son corps qui lui volait son identité et lui ôtait sa conviction d'être unique !

*Je suis toi, tu es moi. Où suis-je ?*

Elle en avait assez de cette perpétuelle confrontation avec cette sainte-nitouche, cette version idéale d'elle-même qui l'étouffait, l'empêchait d'exister. Assez de passer pour la médiocre, la méchante, la ratée. Assez d'être le double maléfique et malfaisant de sa jumelle.

Et pourtant, comme un Narcisse amoureux de son image, elle ne pouvait pas se retenir d'aimer son propre reflet. Un étrange lien d'amour tissé de jalousie, de mépris et de rancœur. Une haine mêlée d'amour, un amour mêlé de haine.

*Je t'aime, mais je te hais !*

*Je te hais, mais je t'aime !*

Alice resta jusqu'au soir, assise au bord de la falaise, dans un état d'hébétude, déchirée par des sentiments contradictoires. Un déchirement intolérable, à la fois manque et désespoir, soulagement et euphorie.

Le rire de Démocrite et les larmes d'Héraclite.

Cynisme ou compassion ?

Ce n'est que lorsque le couchant embrasa le ciel qu'elle sortit de sa torpeur. Les mouettes, qui lançaient leur ultime plainte avant la nuit, découpaient leurs silhouettes noires sur l'horizon sanglant. Au loin, un bateau gagnait le large.

Non, ce n'était pas un cauchemar ! Sa sœur était bien morte. Et, elle, Alice, était une meurtrière. Elle ferma les yeux. Un sanglot lui noua la gorge. Puis, la raison vint rompre l'élan

pathétique et dissiper cet accès de faiblesse en tournant ses larmes en dérision. Les pleurnicheries relevaient de la sensiblerie, l'apanage des faibles. Il fallait quitter ce lieu maudit. Changer de peau. Sécher les larmes, faire taire la compassion qui tue la volonté de puissance. Écouter la voix du *Gai Savoir*, la *gaya scienza* nietzschéenne: vivre... c'est être cruel, impitoyable. Vivre... c'est n'avoir pas de pitié pour les mourants, les vieillards et les misérables. C'est assassiner sans relâche...

*Célia est morte, vive Alice!*

Trébuchant, elle suivit la sente qui descendait vers la crique déchiquetée. Elle revoyait sans cesse l'image de sa sœur, le visage figé à jamais dans une expression d'incrédulité et d'effroi, l'instant où son corps avait disparu, englouti par les vagues. Déjà, le crépuscule s'accrochait aux buissons. Les cigales s'étaient tues, cachées dans les genévriers et les ajoncs. Alice se mit à courir, glissant à chaque pas sur le sentier sableux hérissé de racines.

Elle déboucha enfin, haletante, sur la route de la corniche; le cabriolet rouge de Célia était là, garé sur le bas-côté...

— Les clés?

En proie à une peur panique, Alice fouilla dans le sac à dos de Célia. Elle poussa un soupir lorsque ses doigts sentirent le contact doux du petit lapin blanc en peluche accroché au porte-clés. Elle s'engouffra dans la voiture, mais une fois au volant, elle se sentit à nouveau envahie par la terreur. Elle fut prise d'un tremblement convulsif, ses dents se mirent à claquer, ses genoux s'entrechoquaient, une nausée lui vrillait les entrailles. Des gouttes de sueur roulaient sur son cou. Elle tenta de mettre la clé dans le contact, mais ses mains tremblaient si fort qu'elle n'y parvint pas. Il fallait à tout prix se reprendre. Elle essuya son visage, respira profondément, détendit ses doigts et finit par se calmer. Pourquoi paniquer? Personne ne l'avait vue. Elle allait rentrer à la maison. La maison de Célia. *Ma maison!*

— Ce n'est que maintenant que tu arrives? lui lança Maxime, d'un ton hargneux.

Alice regardait son beau-frère s'affairer autour du barbecue. Un homme grand, mince, le visage bronzé à la lippe un peu veule, les muscles saillants sous la chemise bleu ciel délibérément ajustée. L'archétype du parfait séducteur. L'idée qu'il était maintenant son mari la fit sourire.

*Monsieur mon époux n'est pas à prendre avec des pincettes!*

— J'étais avec Alice!

Maxime haussa les épaules :

— Toujours le même refrain : Alice, Alice, Alice! J'en ai marre que tu fasses passer ta sœur avant ta famille...

*Plus de risque maintenant, Alice est en famille!*

— ... Au fait, maman est arrivée, et il n'y avait personne pour l'accueillir à la gare, elle était furieuse!

*Belle-maman est là, charmante perspective!*

La belle-mère anguleuse, le visage griffé d'aigreur sur un cou de dindon, le nez levé, la lippe et le sourcil dédaigneux d'une duchesse de la cour du Roi-Soleil, avait été « élevée en demoiselle », comme elle se plaisait à le répéter. Son encombrante moitié, maître Chapelier, avocat à la cour – un homme qui pesait pas moins de cent cinquante kilos – ayant eu la courtoisie de tirer sa révérence avant son épouse, elle goûtait la quiétude d'un veuvage bien mérité depuis déjà cinq ans. Vivant confortablement de ses rentes, elle avait tout loisir de rendre visite à son fils chéri et à sa petite famille. Et surtout de surveiller « la vilaine bru ».

Allongée sur une chaise longue, elle sirotait un Martini en faisant travailler ses neurones sur des mots fléchés. Dodo, le

toutou à sa mémère, un pékinois teigneux avec un nœud rose bonbon sur son crâne plat, sautillait autour du bassin en jappant. Alice traversa la pelouse, essayant de se souvenir comment Célia appelait sa belle-mère. Fernande, mamie ou mémé? Un claquement dans la piscine, suivi des aboiements du roquet, l'arracha à ses réflexions. Manon venait de sauter dans l'eau, les jambes repliées, serrées dans ses bras, éclaboussant sa grand-mère. Furieuse, l'octogénaire en oublia ses douleurs lombaires et ses varices qui battaient dans ses mollets décharnés pour bondir du relax et s'approcher tout près du bord. Les poings calés sur les hanches, elle cria de sa voix haut perchée, rendue suraiguë par des années de maîtrise et d'efforts pour prendre l'accent pointu et aristocratique des Parisiennes.

— Sors immédiatement de l'eau, Manon! Mon pauvre Dodo est trempé!

Et apercevant Alice :

— Ha! enfin vous voilà, vous! Vous m'avez réservé l'accueil le plus chaleureux!

Le roquet, tous crocs dehors, fixait Alice de ses gros yeux de carpe morte.

— Maman, maman, dit Manon d'un ton de reproche, tu nous avais promis de rentrer tôt pour aller chercher mamie à la gare!

— Ouais, renchérit sa sœur, couchée à plat ventre sur un matelas pneumatique qui flottait sur l'eau, même que tu avais dit qu'on irait acheter des pêches et manger une glace!

— Je remontais le moral à votre tante Alice qui déprime, expliqua Alice.

— Encore? Elle s'écoute trop, elle n'a qu'à se secouer, s'exclama la belle-mère, les lèvres tordues en une moue de mépris.

Elle toisa les baskets poussiéreuses, le short en jean taché, le T-shirt froissé et les genoux écorchés d'Alice avant d'ajouter, le menton levé, en fronçant son nez pointu :

— On ne peut pas dire que vous donnez dans l'élégance. Fagotée comme un as de pique, une vraie souillon! Même dans votre état, vous pourriez faire un effort pour plaire à mon Maxounet!

*Dans mon état? Quel état?*

« Je réserve tailleurs et talons aiguilles aux rendez-vous galants! » eut envie de rétorquer Alice du tac au tac. Puis, réalisant que Célia n'aurait jamais osé propos aussi inconvenants à l'endroit de « Sa Majesté la reine mère », elle endossa le masque de la gentille bru soumise.

— Vous avez raison, je vais me changer pour le repas.

Et à l'adresse des enfants :

— Ça suffit! Sortez immédiatement de l'eau. Vous allez finir par noyer votre grand-mère!

La vieille femme exhiba son râtelier jauni d'un air de triomphe :

— Ce ne serait pas pour vous déplaire, hein?

Elle regarda dans la direction de son fils et ajouta d'un ton fielleux :

— Il serait grand temps que vous alliez donner un coup de main à mon pauvre fils qui s'échine depuis une heure au barbecue.

*Plutôt un coup de patte si j'en crois Zarathoustra :*

— À certains hommes, tu ne dois pas donner la main, mais seulement la patte : et je veux que ta patte ait aussi des griffes.

Déconcertée par le silence d'Alice, elle poussa un soupir en levant les yeux au ciel :

— Pauvre homme, il est rompu, et après ses journées de travail, il est encore obligé de s'occuper des grillades pendant que sa femme part en goguette!

Toufou, le labrador noir des enfants, sortit de la maison et s'élança vers la piscine. Il s'approcha d'Alice et se mit à flairer ses mollets avec de petits grognements.

— On dirait que Toufou ne reconnaît pas maman, remarqua Manon, étonnée.

L'estomac d'Alice se souleva, elle eut un vertige. Mais elle se reprit. Ce n'était pas le moment de flancher, il lui fallait affronter toutes les difficultés et elle n'allait quand même pas se laisser déstabiliser par ce clebs. Elle se pencha vers le chien.

— Tu ne reconnais pas ta maîtresse, vilain? s'écria-t-elle avec une indignation feinte en lui tapotant le dos. Elle savait

qu'elle n'avait rien à craindre du chien de la famille. Elle le connaissait, il n'était pas méchant. En guise de réponse, le labrador lui tendit la patte.

Les enfants se séchèrent.

— Faites rentrer ce sale cabot, leur cria leur grand-mère en désignant Toufou, il va encore attaquer mon pauvre Dodo. Cette bête est d'une sournoiserie sans nom !

Les fillettes se dirigèrent vers la maison, suivies de Toufou qui gambadait autour d'elles et la belle-mère se recoucha sur le transat.

— Je vais me faire belle en votre honneur. Vous seriez gentille de faire la sauce de la salade. Maxime me répète sans arrêt qu'il n'y a que sa mère pour lui mitonner de bons petits plats, lança Alice avant de tourner à son tour les talons.

Elle franchit le seuil de la villa et monta l'escalier sur la pointe des pieds, légère comme une danseuse. Dieu merci, elle connaissait bien les lieux; la porte de la chambre conjugale était la première à droite. La pièce était plongée dans la pénombre. Elle tira les rideaux, ouvrit la porte-fenêtre et fit quelques pas sur la terrasse pavée de tomettes qui dominait la pelouse. Les derniers rayons perçaient le feuillage des oliviers à l'extrémité du jardin et formaient des bigarrures parmi les massifs. La piscine rutilait dans le soleil couchant.

Elle retira ses vêtements sales, trempés de sueur, et entra dans la salle de bains. Une pièce aussi grande que son minuscule appartement. Une baignoire ronde, un miroir couvrant tout un pan de mur du sol au plafond. Deux vasques en grès rose aux robinets dorés, deux commodes, chargées de serviettes pastel et d'une myriade de petits pots emplis de sels de toutes les couleurs. Elle se fit couler un bain. Elle ajouta des perles de mousse à la rose. Pendant que la baignoire se remplissait, elle revint dans la chambre, savourant la caresse de l'air sur sa peau, la moquette épaisse sous ses pieds nus.

Elle s'assit à la coiffeuse et passa en revue les produits de beauté. Les yeux qui la contemplaient dans le miroir ovale étaient verts, presque transparents; des yeux si grands qu'ils mangeaient le visage aux pommettes hautes, au menton volontaire.

*Mon visage. Le visage de l'autre.*

Elle releva sa lourde chevelure et la noua en un chignon qu'elle fixa avec une tige d'ivoire. Elle s'amusa à prendre des poses. Regard doux de la femme mère. Yeux de braise de la femme fatale. Moue boudeuse de la femme enfant. Sourire

carnassier de la femme ogresse. Célia ou Alice? Laquelle de ces femmes pouvait bien plaire à Maxime? À la pensée de la nuit qui l'attendait dans les bras de son beau-frère, elle sentit un frisson courir sur sa peau. Il n'avait certes pas inventé la poudre, mais elle le trouvait canon.

La baignoire ressemblait à une barbe à papa géante. Elle trempa son pied dans la mousse et glissa son corps dans l'eau parfumée. Ses muscles se dénouèrent. Peu à peu, la tension des dernières heures s'estompait. Les yeux clos, elle avait l'impression de flotter. Elle soupira d'aise...

— Maman, maman, où es-tu?

La voix enfantine la tira brusquement de ses rêveries.

— Dans le bain, je sors!

Elle quitta à regret la tiédeur de l'eau pour s'enrouler dans une serviette moelleuse. Manon était assise sur le couvre-lit en patchwork multicolore confectionné au crochet par Célia. Alice ouvrit l'armoire en merisier. Des effluves de jasmin, de chèvrefeuille et de rose avec une note de musc l'assaillirent. Elle ferma les yeux. La fragrance rendait la présence de Célia tangible. Elle refoula l'attendrissement qui menaçait de la submerger.

Les cintres ployaient sous le poids de ses vêtements: robes, jupes, tailleurs, vestes, capes... Les chaussures, les bottines, les bottes et les sacs à main assortis aux tenues occupaient l'étagère du bas. Celle du haut débordait de chemisiers, de pulls. Les sous-vêtements en dentelle étaient pliés dans un tiroir.

Comme transportée dans une boutique de luxe, Alice écarta les cintres pour découvrir toutes ces toilettes qu'elle ne connaissait pas. Elles étaient comme neuves. Célia ne les avait apparemment jamais mises. D'ailleurs, depuis la naissance de Zoé, elle ne faisait plus aucun effort d'élégance. Ces derniers temps, elle semblait même indifférente à son apparence: elle ne se maquillait plus, se coiffait à la va-vite et ne portait que de longs T-shirts informes sur des jeans délavés, de vieilles baskets ou des espadrilles trouées. «Fagotée comme l'as de pique», pour reprendre l'expression de la belle-doche!

Une robe rouge au décolleté profond attira son regard. Elle l'examina en experte.

— Qu'elle est jolie! s'exclama-t-elle en inclinant la robe sous les yeux de la fillette.

— Tu ne mets jamais de robes! constata Manon en fronçant son petit nez retroussé. Et en plus, tu dis toujours que tu n'aimes pas le rouge parce que c'est trop flashy!

— On ne dit pas une couleur *flashy*, mais une couleur vive ou criarde, la corrigea Alice, très à cheval sur la langue française.

— C'est ce que tu as dit, maman, et c'est même pour ça que tu ne voulais jamais la porter.

— Oui, mais j'ai envie de la mettre ce soir, rétorqua Alice en détournant son regard des yeux verts de sa nièce qui la mettaient mal à l'aise.

Avec son flot de cheveux noirs, ses pommettes hautes et ses traits délicats, elle était le portrait craché de sa mère – et de sa tante –, alors que sa sœur ressemblait à son père.

Alice enfila la robe qui lui allait à ravir, le rouge vif du tissu faisant danser des reflets cuivrés dans sa longue chevelure noire.

— Va dire à mamie que j'arrive tout de suite!

La fillette quitta la chambre, et Alice s'assit à la coiffeuse pour mettre une touche de maquillage. Elle déposait quelques gouttes de parfum dans son cou et ses cheveux, quand les accords de *Carmen* dans le silence de la pièce lui firent l'effet d'une décharge électrique. Puis elle comprit que cette musique venait du téléphone portable de Célia, caché au fond du sac à dos près de la porte. Elle retourna le sac, le secoua et répandit son contenu sur le lit. Étonnée, elle vit tomber une vieille édition reliée cuir d'*Alice au pays des merveilles*. Elle se demanda pourquoi Célia avait transporté cet ouvrage encombrant pendant leur promenade. L'iPhone était à côté du livre. Elle s'en empara. Aucun numéro ne s'affichait.

Épouvantée, elle attendit une sonnerie, puis deux. À la troisième, elle appuya sur la touche pour décrocher et colla le téléphone à son oreille.

Dans le récepteur, une voix d'homme :

— Allô, ma colombe, tu es là ?

Alice ne put réprimer un cri d'étonnement.

— Célia, ma chérie, tu m'entends ?

Alice comprit alors que sa sœur avait un amant.

— Si tu n'es pas seule, écoute-moi bien : j'ai hâte de savoir si tu as réfléchi à mon projet et contacté ta sœur...

*Quel projet ? Célia devait me contacter, pourquoi ?*

— ... Je me suis libéré, on se retrouve demain à 15 heures comme d'hab à l'appart.

— Où ça ? chuchota-t-elle.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil, suivi d'un petit rire.

— Allons, chérie, tu le sais, tu veux me faire marcher !

Elle ne sut quoi répondre. Dieu merci, la ligne avait été coupée. De toute manière, il était temps de rejoindre Maxime et belle-maman qui s'impatientsaient dans le jardin.